



Gérard Cartier

L'effroi

Vu d'Allemagne, d'André Beucler
(La Thébaïde, sept. 2023).

On a un peu oublié cet écrivain dont la vie s'identifie presque avec le XX^e siècle, qui fut tout à la fois romancier (*Gueule d'amour*, 1926, porté à l'écran par Jean Grémillon, avec Jean Gabin), scénariste pour le cinéma et chroniqueur, auteur de plus d'un millier d'articles. C'était l'époque où les journaux et quelques grands magazines confiaient des reportages à de vrais écrivains. Beucler a ainsi écrit pour *Marianne*, *La Revue de Paris*, *Candide* et *Voilà* (à ne pas confondre avec l'actuel *Voici* : le magazine était publié par Gaston Gallimard et dirigé par les frères Kessel, qui y donnaient à lire Albert Londres, Georges Simenon, Henry de Monfreid, Léon-Paul Fargue, excusez du peu), pour ne citer que des titres figurant dans ce volume. C'était un excellent connaisseur de l'Allemagne, où il résida et travailla pour le cinéma. La quarantaine d'articles ici rassemblés couvrent une période (1931-1939) capitale dans l'histoire européenne, celle de la montée de l'hitlérisme, de sa prise du pouvoir et de sa course à la guerre.

Beucler n'est pas un journaliste. Dans ses chroniques, pas de description suivie et ordonnée des événements. Si ceux-ci y trouvent évidemment un écho, certains, pourtant importants (l'incendie du Reichstag, la nuit des longs couteaux ou la nuit de cristal) y transparaissent à peine. Mais il fait mieux : par le récit de ses rencontres avec des Allemands de toutes classes sociales, des anciens nobles aux prolétaires, et de tous partis, des nazis, enthousiastes ou forcés, aux communistes, il nous fait appréhender de l'intérieur le bouillonnement idéologique qui accompagne la prise du pouvoir par les nazis, en janvier 33, puis la brutale hitlérisation de la société. Certaines réalités, que l'on savait pourtant, impressionnent. Tout d'abord, la puissance de l'appareil militaire du parti nazi dès avant son accession au pouvoir, fin janvier 1933, puis la remilitarisation de l'Allemagne, malgré les stipulations du Traité de Versailles. Au peuple allemand ruiné et affamé, en partie occupé, humilié par la défaite et l'interdiction de posséder une armée, Hitler rend tout à coup son orgueil en habillant la jeunesse d'un uniforme et de bottes cirées et en enrôlant les autres dans l'une des nombreuses organisations paramilitaires créées par le régime (camps de travail volontaires, défense anti-aérienne, associations sportives, etc.). Dès janvier 33, Hitler militarise son pays à marche forcée, avec l'ambition de réunir dans le Reich tous les germanophones et, l'Allemagne ne disposant pas de colonies, de l'étendre à l'Est, programme public et même ouvertement revendiqué, qu'il appliquera scrupuleusement. De nombreuses usines d'armements sont créées, déguisées sous de faux noms, ce qui ne trompe pas l'observateur attentif et clairvoyant qu'était Beucler. Tout ce recueil d'articles n'est qu'une inexorable course vers la guerre européenne.

Beucler montre aussi, ce que l'on sait peut-être moins, la révolution sociale accomplie les nazis. L'ancienne Allemagne des *junkers* est brutalement brisée, les anciens nobles contraints de se mêler aux gens du peuple au sein des organisations du régime, bouleversement qui ne fut pas pour rien dans le soutien de la population. Car – et c'est pour moi une découverte – si Hitler réussit en quelques mois à s'emparer de l'Allemagne, ce n'est pas le résultat de la seule coercition, pourtant implacable (interdiction des partis, détention des opposants, licenciement des dissidents, système de dénonciations, etc.). La propagande omniprésente et l'embrigadement de tous, jusque dans les replis des immeubles, n'auraient pas non plus assuré

le triomphe de l'hitlérisme et enraciné le régime raciste s'ils n'avaient trouvé un terreau favorable. Les effets visibles de la renaissance du pays (les marches cadencées, les proclamations héroïques, les saluts et les chants) valent l'adhésion à Hitler de l'essentiel de la population – et ce constat est proprement effrayant. Malgré les amitiés qu'il avait su nouer avec toutes sortes de gens, le regard critique de l'auteur lui attira évidemment l'hostilité du régime. À partir de 1936, il n'est plus bienvenu en Allemagne. Il n'y reviendra en chroniqueur qu'en 1939, brièvement, à la veille de la guerre.

Dans ses articles, Beucler mêle le reportage, les entretiens avec des Allemands et les réflexions, alternance de points de vue qui fait de *Vu d'Allemagne* un livre non seulement très enrichissant, mais encore passionnant à lire. Il n'a pas son pareil pour restituer les atmosphères et, à travers des anecdotes vécues ou rapportées, pour mettre en lumière l'évolution sociale et culturelle du pays. J'ajoute qu'il a une belle plume, ce qui ne gâche rien. J'y ai même trouvé, dans un reportage sur les femmes allemandes, une page qui semble tirée d'un des romans pervers et énigmatiques de Robbe-Grillet, *La maison de rendez-vous* par exemple :

Lorsque la voiture s'arrêta devant un immeuble d'aspect sombre, qui ne portait aucune indication et paraissait inhabité, nous hésitâmes quelques instants à sortir. La rue était déserte et le froid vif. [...] Par la porte entr'ouverte de la mystérieuse maison, je voyais les premières marches d'un escalier très raide et mal entretenu. À ce moment, un autre taxi s'arrêta derrière le nôtre et une femme – « une des trois mille, peut-être », hasarda l'un de nous – passa si vite devant moi que je n'eus pas le temps de distinguer ses traits. Du coup, je me décidai à entrer à la suite de ce fantôme. Il n'y avait pas de concierge, comme il arrive fréquemment en Allemagne, et il fallut se diriger tout seul.

C'était au second étage. La porte ne s'ornait cependant d'aucune plaque relative à ce consortium ; mais j'étais prévenu. Je sonnai. Une soubrette un peu mûre et fort nonchalante m'introduisit sans m'adresser la parole dans une pièce assez sombre, haute de plafond, qui tenait à la fois du cabinet de travail, du salon et de la chambre de débarras. Les meubles étaient disposés sans ordre autour d'un bureau à peu près vide sur lequel j'aperçus le prospectus d'un ouvrage du Dr E. S ... *La Flagellation considérée comme un motif littéraire*. J'étais fixé. Aucune autre image ne venait égayer les murs tristes de cette pièce, qui loin de convenir au commerce de la galanterie, me parut désaffectée, excessivement sévère et froide. Je me mis à observer le tapis troué par endroits, les classeurs décolorés, les rideaux de velours lie de vin dont les plis énormes ressemblaient à des colonnes. Soudain un homme de grande taille, chauve, d'allure modeste, traversa lentement la pièce et vint s'asseoir à son bureau d'où il me considéra avec bonté.

– Étranger ? [...]

Inutile d'ajouter que je recommande vivement cette lecture.